

Philippe Granarolo
Université de Toulon, France

LES PROPHÉTIES DE NIETZSCHE JUGÉES PAR LE XX^{ÈME} SIÈCLE

Un bilan étonnant du travail prophétique du philosophe, établi par Philippe Granarolo, nietzschéen passionné et passionnant. Refusant d'assumer un don de voyance certain, Nietzsche place son projet d'analyse rationnelle du présent sous le symbole de l'haruspice romain. Brièvement influencé par le nationalisme wagnérien, le philosophe perd ses illusions romantiques et entre dans une phase charnière, dénommée "aufklärung" ou "positivisme nietzschéen" (Ph. Granarolo). Trois directions de la pensée du philosophe sont mises à l'épreuve du temps: les promesses liées au développement de l'esprit scientifique, les rêves technoscientifiques et les promesses de la biologie. La pertinence avérée de ses intuitions visionnaires rend d'autant plus inquiétant le dernier voir proposé des prophéties nietzschéennes, apocalyptique: une civilisation planétaire uniformisée ne peut que décliner.

Les mots clés: atomisation, aufklärung, biologie, décadence, guerre, haruspice, Kreuzweg/croisée des chemins, Nietzsche, nihilisme, positivisme nietzschéen, prophétie, pythie, technoscience, XX^{ème} siècle, Wagner

Introduction

Cent ans après la mort physique de Nietzsche, nous pouvons établir un bilan de son travail "prophétique". Nietzsche, en effet, est pour l'essentiel un penseur de l'avenir. Dès les années bâloises, le contexte politique et culturel dans lequel évolue le jeune Nietzsche lui donne la certitude qu'il vit un moment décisif de l'histoire, un carrefour dans le parcours millénaire de la civilisation. De novembre 1871, date à laquelle il écrit à son ami Gersdorff que "*ce n'est plus qu'à titre de combattants que nous conservons le droit d'exister aujourd'hui, à titre de pionniers d'un saeculum à venir*" [1], jusqu'aux formules ironiquement mégalomaniaques d'*Ecce Homo* à travers lesquelles il s'identifie à un Fatum qui "*brise l'histoire de l'humanité en deux tronçons*" [2], tous les écrits nietzschéens sont portés par la conviction que l'humanité vit un moment crucial de son évolution.

Une expression, souvent présente sous la plume du jeune auteur des années 1870, permet de tracer les lignes de forces que toutes les œuvres postérieures suivront et dont elles décrypteront le jeu complexe: il s'agit du terme "*Kreuzweg*" («croisée des chemins»). Son occurrence la plus riche nous apparaît être celle de la quatrième des *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*. Ces conférences, prononcées à Bâle de janvier à mars 1872, prouvent que dès cette époque Nietzsche avait cessé de partager les espérances nationalistes de Wagner.

Pour penser le présent, Nietzsche n'a cessé de se situer au centre de cette croix plantée sur la frontière qui sépare le passé de l'avenir: loin d'être triviale, son intuition d'une humanité à la croisée des chemins est d'une réelle originalité. Premier penseur à avoir compris que l'enfermement dans un espace temporel réduit était le "*péché originel des philosophes*" [3], il a recouvré l'innocence intellectuelle en situant l'ensemble de ses analyses au sein du temps long du cosmos et de la vie. Mettant sans cesse en conjonction l'archaïque qui survit en nous et l'avenir lointain dont nous portons déjà les marques, il a jeté sur le présent un regard si perçant qu'un siècle après lui aucune analyse approfondie de notre époque n'a pu être conduite qui ne soit la répétition, ou du moins qui ne s'inscrive dans le prolongement direct, de son herméneutique.

1) Les deux visages de la prophétie

Mais comment se lancer dans cette aventure ? Deux portes peuvent ouvrir devant nous les chemins de l'avenir: la porte "irrationnelle" de l'intuition, de la voyance, de la prémonition, et la porte "rationnelle" d'une analyse du présent. La première porte, Nietzsche l'a entrouverte dès son enfance, par le biais de rêves prémonitoires qui l'ont marqué de façon indélébile et que je ne peux malheureusement évoquer ici [4]. Il l'a surtout ouverte intellectuellement en devenant le plus jeune professeur de philologie de l'Université du XIXe siècle: nommé à vingt-cinq ans professeur à Bâle, il acquiert sur le monde grec une prodigieuse érudition. Se détachant des a priori si fréquents à son époque, il découvre l'importance de la prophétie dans le monde hellénique: la pythie de Delphes, au cœur du culte apollinien, sera au centre des pages les plus inspirées de la première œuvre publiée en 1872, *La naissance de la tragédie*.

Mais l'année même de cette publication, Nietzsche donne à Bâle cette série de conférences déjà évoquée, les *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*. La pythie grecque disparaît de cette exploration du futur pour laisser la place à l'haruspice romain, dont le philosophe fait le symbole d'une approche beaucoup plus rationnelle de l'avenir. Deux symboles, donc, la pythie grecque et l'haruspice romain,

désignant dans les premières œuvres de Nietzsche l'ouverture sur l'avenir qui nous est réservée. Nietzsche fut-il plutôt pythie ou plutôt haruspice ? Il fut incontestablement les deux, mais s'il s'accepta comme haruspice, et même revendiqua cette fonction, il refusa obstinément d'être un voyant.

1) *Dénégation de la fonction de pythie*

Nous verrons tout au long de cette étude des preuves irréfutables du don de voyance de Frédéric Nietzsche, nous rencontrerons quelques prophéties extraordinaires. Mais il y a chez Nietzsche comme un refus de ce don, voire une véritable dénégation (au sens psychanalytique du terme) de cette capacité.

Le Nietzsche-prophète ne cessera jamais d'être nié par le Nietzsche-philosophe: négation insupportable, peut-être à l'origine des phénomènes de dédoublement qui marqueront une partie de son existence. Négation réitérée jusqu'en 1888, puisque l'avant-propos d'*Ecce Homo* est encore marqué par le besoin de nier la présence du prophète dans le philosophe: "Qui parle en ces pages n'est pas un "prophète", ni aucun de ces hybrides de maladie et de volonté de puissance que l'on nomme "fondateurs de religion". Il faut avant tout savoir entendre l'accent qui sort de cette bouche ..." [5]. Les souffrances terribles qui sont le lot des prophètes, le souvenir enfoui des précognitions macabres de l'enfance, sont aussi à compter au nombre des raisons du refus du philosophe.

L'affirmation la plus nette des souffrances des prophètes se trouve dans le *Gai Savoir*, au § 316: "Vous ne sentez nullement que les hommes prophétiques sont sujets à de grandes souffrances: vous croyez simplement qu'ils ont reçu un beau "don" et aimeriez sans doute le posséder vous-mêmes - mais je m'exprimerai ici en parabole. Combien les animaux ne doivent-ils pas souffrir de l'atmosphère et des nuages chargés d'électricité ! Nous voyons que certaines espèces ont une faculté prophétique à l'égard du temps, tels les singes [...] Nous ne nous doutons pas que chez eux, les prophètes ce sont leurs douleurs !" [6]. En 1886, Nietzsche ajoute au *Gai Savoir* un cinquième livre, au sein duquel on trouve un curieux paragraphe interrogatif intitulé "Ce qu'il en est de notre gaieté" (§ 343) où il se demande qui sera "le prophète d'un obscurcissement, d'une éclipse de soleil comme jamais il ne s'en produisit en ce monde". La "gaieté" du philosophe semble nettement moins grande qu'il ne le prétend dans ces lignes finalement assez torturées.

2) *Acceptation du rôle de l'haruspice*

Comme nous l'avons signalé plus haut, c'est dans les conférences de Bâle que la figure de l'haruspice chasse définitivement la pythie de la scène nietzschéenne. Après les avoir prononcées, Nietzsche ajoute à ces conférences un avant-propos qu'il n'est pas interdit de considérer comme un véritable discours de la méthode prophétique. Il nous faut citer ici tout un paragraphe de cette préface décisive: "*Vouloir être prophète est sans doute la plus grande des présomptions, si bien qu'il paraît ridicule de déclarer qu'on ne veut pas l'être. Personne n'aurait le droit de parler sur le ton de l'oracle de l'avenir de notre culture et de la question qui lui est liée, l'avenir de nos moyens et de nos méthodes d'éducation, s'il ne pouvait prouver que cette culture à venir est dans une certaine mesure déjà un présent [...] Qu'on me permette de deviner l'avenir comme un haruspice romain, dans les entrailles du présent*" [7].

Sans qu'il nous soit possible de détailler les conditions de la prophétie rationnelle symbolisée par l'haruspice romain (elles rejoignent ce que nous dénommons aujourd'hui futurologie), nous en retiendrons la principale. Pour savoir vers quoi peuvent conduire les forces encore enfouies dans la réalité opaque du présent, il faut impérativement prendre du recul par rapport à ce présent, échapper à l'éphémère qui caractérise plus que jamais notre civilisation. Le paragraphe 616 de *Humain, trop humain* exprime magnifiquement cette condition: "*Il y a de grands avantages à se faire une bonne fois et dans une large mesure étranger à son temps, à se laisser [...] flotter sur l'océan des conceptions passées du monde. De là, reportant ses regards vers la côte, on en embrassera, pour la première fois sans doute, la configuration d'ensemble, et on aura, au moment de s'en rapprocher, l'avantage de la comprendre mieux en totalité que ceux qui ne l'ont jamais quittée*" [8]. L'inactualité du penseur, son détour par la Grèce présocratique, sa longue fréquentation des auteurs antiques, sont donc conçus comme la voie royale de l'herméneutique du présent.

Nous connaissons donc à présent les portes de l'avenir. Franchissons-les avec Nietzsche pour le suivre dans son exploration.

II) *Une prophétie erronée mais vite rectifiée et finalement enrichissante*

Nommé professeur à Bâle, Nietzsche y côtoie son compatriote Richard Wagner, alors retiré avec sa jeune épouse Cosima (la fille de Litz) près du lac de Tribschen. Le jeune philologue tombe sous le charme du vieux gourou qui va, le mot n'est pas excessif, le "manipuler". Mais Nietzsche va également tomber sous le charme de Cosima, charme dont

il ne parviendra jamais à se défaire. Poussé par Wagner, le jeune Nietzsche écrit un ouvrage en l'honneur de l'Allemagne qui vient de faire son unité, en l'honneur d'une civilisation qui rêve d'être la Grèce des temps modernes, et, bien sûr, en l'honneur du génial compositeur Richard Wagner. Publiée en 1872, *La naissance de la tragédie* incarne ce courant du romantisme allemand né au début du siècle avec le poète Hölderlin et le philosophe Fichte, véritable délire collectif par lequel les Allemands, jaloux et rivaux d'une France qui était alors le phare de la planète, imaginent que leur destin est plus brillant que celui de la France révolutionnaire ou napoléonienne: ils seront eux, les Allemands, les Grecs de la modernité, la véritable Renaissance prendra place sur leur territoire. Le nationaliste Wagner pousse le jeune et fragile Nietzsche à se faire le porte-parole de ce grand moment de l'histoire universelle: c'est ainsi que *La naissance de la tragédie* annonce la venue d'un "Socrate musicien", synthèse de l'esthétique présocratique et de la rationalité occidentale, qu'elle annonce un retour de la tragédie grecque sous la forme de l'opéra wagnérien, qu'elle annonce une civilisation esthétique qui mettra un terme à deux mille ans de domination sans partage de la rationalité.

Nietzsche ne succomba, en fait, que très peu de temps au sortilège wagnérien. Mais les interprètes oublient trop souvent le décalage qui existe inévitablement entre l'évolution d'un penseur et ses publications. Si l'écrit publié en 1872 est tout entier marqué par le romantisme allemand, il est clair que dès 1870 Nietzsche ne se faisait plus aucune illusion sur le Reich qui venait de naître. Le philosophe des années 1870 se montre à quiconque veut le lire comme l'un des tout premiers Allemands à percevoir les dangers extrêmes que la nation qui vient de naître va faire courir à l'Europe. Sa lucidité est d'autant plus remarquable qu'il est alors habité par un patriotisme indiscutable (comme le prouve son engagement volontaire en 1870). Dès le 7 novembre 1870, il écrit à Carl von Gersdorff: "*Je considère la Prusse actuelle comme une puissance extrêmement dangereuse pour la culture*" [9], et le 12 décembre de la même année, il adresse du front cette lettre à sa famille: "*Je perds petit à petit mes sympathies pour la guerre de conquête allemande. L'avenir de notre civilisation allemande me semble plus menacé que jamais*" [10].

Quand il prendra pleinement conscience de la manipulation dont il a été victime, Nietzsche sera d'une extrême violence à l'égard de Wagner, une violence qui ira grandissant au lieu de s'atténuer au fil du temps. On peut peut-être l'expliquer par le fait que le philosophe se rendra de mieux en mieux compte de l'influence déterminante de sa période wagnérienne sur la réception erronée de sa philosophie. En 1888, dernière année de lucidité, il ne consacre pas moins de deux écrits incendiaires

au musicien qui a marqué sa jeunesse, *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, textes très certainement excessifs et qui s'expliquent par ce que viens de dire. C'est à mi-parcours qu'on peut trouver, dans l'œuvre non publiée, les textes les plus mesurés, le plus beau étant probablement celui-ci: "J'ai aimé cet homme, sa façon de vivre sur une île et, sans haine, de se fermer au monde ; c'est ainsi que je l'entendais ! Qu'il m'est devenu lointain, maintenant que, nageant dans les eaux de l'avidité nationaliste, il tente d'aller au-devant du besoin de religion de ces peuples d'aujourd'hui, crétinisés par la politique et la cupidité !" [11]

Mais Nietzsche saura, au-delà des règlements de compte relevant de l'affectif, tirer un incontestable bénéfice de son erreur: le nationalisme wagnérien qu'il a un bref moment partagé va l'éclairer sur la figure de l'Etat et sur le rôle que jouera le nationalisme dans le siècle à venir. La puissance grandissante de l'Etat, qui sera symbolisée dans le *Zarathoustra* par l'image du monstre froid (première partie, "De la nouvelle idole": "L'Etat est le plus froid de tous les monstres froids"), contient sa propre destruction, comme le montre un fragment de l'automne 1880: "Je sais ce qui provoquera la perte de ces Etats, c'est l'Etat-non-plus-ultra des socialistes: j'en suis l'adversaire et je le hais déjà dans l'Etat actuel" [12]. Nietzsche annonce donc non seulement la prochaine apparition d'un Etat monstrueux, mais aussi son inéluctable effondrement: 1917 et 1989 sont inscrits dans le texte nietzschéen.

III) Ambiguités du XX^{ème} siècle

En ayant terminé avec l'illusion romantique de la première période bâloise, nous pouvons maintenant nous pencher sur les annonces les plus troublantes concernant notre XX^e siècle. Commençons par remarquer que c'est un monde placé sous le signe de l'ambivalence que Nietzsche pressent: une civilisation qui s'apprête à détruire les fondements de ses anciennes constructions (développement inouï de l'athéisme, effondrement de la métaphysique, recul de toutes les croyances), ce qui est à la fois facteur de régression et porte ouverte à de nouvelles créations. "Le caractère ambigu de notre monde moderne", écrit Nietzsche, "est que précisément les mêmes symptômes pourraient indiquer aussi bien le déclin que la force. Les signes de la force, de l'émancipation conquise, on pourrait les mal comprendre, en se fondant sur des évaluations traditionnelles (arriérées) et y voir de la faiblesse. Bref, le sentiment de la valeur n'est pas à la hauteur du temps" (in *Le nihilisme européen*). *Le voyageur et son ombre*, en 1879, nous apporte à ce propos une fort belle image: évoquant le temps des "constructions cyclopéennes" qui commence, le philosophe compare la domination de la planète au travail du jardinier: "On n'a pas

le droit de juger trop sévèrement les ouvriers du temps présent s'ils décrètent à grand bruit que le mur et l'espalier sont à eux seuls la fin et le but dernier ; c'est qu'en effet personne ne voit encore le jardinier et les arbres fruitiers pour lesquels l'espalier est là" [13]. Cet avertissement devra nous guider à chacune des étapes du voyage que nous propose Frédéric Nietzsche. Ce qui devra également nous guider, c'est une conscience aiguë de ce qu'à de spécifique une énonciation portant sur l'avenir. Si l'on peut avoir, en effet, à une lecture rapide, une impression de contradiction devant les textes prophétiques de Nietzsche, on s'arrache à cette première impression sitôt qu'on parvient à surmonter les quatre confusions qui font obstacle à la lecture, et qui concernent également tout discours portant sur le futur. Énonçons-les rapidement:

1° l'oubli de la périodisation de l'avenir, qui autorise des annonces opposées les unes aux autres pourvu qu'elles prophétisent des moments différents du temps

2° l'oubli du caractère hypothétique de l'exploration prévisionnelle (nos futurologues contemporains n'hésitent pas, sans s'attirer pour autant les foudres des critiques, à construire ce qu'ils nomment des "scénarios" divers, voire contradictoires)

3° l'interprétation d'annonces purement factuelles comme des futurs espérés par l'auteur

4° la confusion de l'annonce de dérives possibles, de périls pouvant se présenter, avec des certitudes philosophiques.

Nous procéderons donc ainsi. Dans un premier temps, nous examinerons quelques-unes des annonces prophétisant pour le siècle à venir une accumulation inouïe de puissance. À titre de transition, nous montrerons comment les mêmes facteurs peuvent nous précipiter vers le déclin et l'uniformisation. Et dans un second temps, c'est ce déclin que nous envisagerons en interprétant quelques-uns des textes critiques les plus remarquables du philosophe.

1) Le siècle d'une accumulation inouïe de puissance (le siècle de la technique mondialisée).

Nous pouvons distinguer ici quatre types d'annonces particulièrement fréquentes dans les textes allant de 1878 (*Humain, trop humain*) à 1882 (*Gai Savoir*). Elles concernent a) l'unification de la planète par la technologie b) le luxe esthétique qui caractérisera ce siècle c) la disposition d'un excédent de force unique dans l'histoire.

a) L'unification de la planète

"... dans un avenir lointain, indéterminé, il y aura pour tout le monde une langue nouvelle, langue commerciale d'abord, ensuite langue générali-

sée du commerce intellectuel, aussi sûrement qu'il existera un jour une navigation aérienne" [14]. Même s'il n'établit pas directement une relation de cause à effet entre l'évolution technologique et le devenir linguistique de la planète, l'association d'idées entre les deux ordres de phénomènes est révélatrice de la méthode prophétique du philosophe. Les mauvais esprits reprocheront peut-être à Nietzsche de ne pas avoir prévu que la langue anglaise, ou plus exactement le "basic english", sera ce médium universel: nous leur accorderons volontiers que la prophétie rationnelle qui a permis au philosophe allemand de dessiner ce panorama s'inscrit dans les limites d'une analyse intellectuelle sans jamais prétendre à la précognition des visionnaires inspirés.

b) Le luxe esthétique

La libération de l'esprit, le renversement du platonisme auquel n'échappait aucun des grands artistes du passé recherchant dans l'azur le "sphinx incompris" de la beauté, la réconciliation de l'homme avec le sensible et avec son corps, finiront par modifier de fond en comble les conditions de la création artistique. Une civilisation scientifique libérée de la morale et des angoisses métaphysiques verra disparaître l'artiste marginal, le génie solitaire et incompris en quête d'une beauté transcendante la trivialité du monde matériel. Mais l'art n'en disparaîtra pas pour autant: contrairement à l'intuition hégélienne de la mort de l'art souvent partagée au XXe siècle, Nietzsche a la vision d'un art transformé dans sa nature et dans sa fonction, d'un art rassemblant les communautés humaines dans la fête et dans la joie. *"L'art des artistes doit un jour disparaître, entièrement absorbé dans le besoin de fête des hommes: l'artiste retiré à l'écart et exposant ses œuvres aura disparu. Les artistes seront alors au premier rang de ceux qui inventent pour la joie et pour la fête"* [15]. Ne pourrait-on voir, entre autres exemples, dans les spectacles géants montés par Jean-Michel Jarre, spectacles mettant en jeu sur des kilomètres toutes les ressources de l'électronique, la concrétisation de l'annonce nietzschéenne ?

c) La disposition d'un excédent de force unique dans l'histoire

Rappelons-nous l'image de l'espalier et du jardinier. Nietzsche, dans les années 1878-1882, va aussi loin qu'on peut aller dans le crédit accordé à la science de guider pour un temps les destinées de l'humanité, d'être l'unique référence d'une époque sans but, débarrassée de ses antiques croyances mais enlisée dans l'accumulation insensée de moyens qu'elle ne peut mettre au service d'aucun projet qui les justifierait. Nietzsche a le mérite d'entrevoir que cette accumulation sans but aura des côtés

merveilleux: “*Au cours du prochain siècle, l’humanité accumulera peut-être par la domination de la nature beaucoup plus de force qu’elle n’en peut consommer, et il y aura alors chez les hommes une nuance de luxe dont nous ne pouvons avoir aucune idée aujourd’hui*” [16]. Mais cette prophétie du luxe offert aux hommes du siècle à venir ne suffit nullement à le muer en panégyriste d’une civilisation scientifique sans finalité.

Sans se contredire le moins du monde, Nietzsche, dans la même période dont nous avons retenu ces quelques fragments, met en évidence que l’unification technologique et commerciale de la planète pourrait prendre la forme d’une effrayante uniformisation, et que l’extension au plus grand nombre de la culture et de la connaissance pourrait prendre l’aspect barbare d’une pitoyable vulgarisation.

Concernant le premier point, il note en 1878, dans *Humain, trop humain*, que “*le moment où on aura inventé et introduit la navigation aérienne sera favorable au socialisme, car toutes les idées sur la propriété du sol en seront modifiées. L’homme sera partout et nulle part, il sera déraciné*” [17].

Concernant le second point, il s’interroge dès ses premiers écrits, en particulier dans la première des quatre *Considérations Inactuelles*: “*D’où vient, où va, à quoi sert la science si elle n’aboutit pas à la culture ? Serait-ce à la barbarie ?*” [18]

Ces deux formules nous ouvrent maintenant la porte du déclin uniformisant dont Nietzsche perçoit les prémices, et qui, selon lui, risque fort d’accompagner l’incontestable libération et l’accumulation de puissance que nous venons de mettre en évidence.

2) *Le déclin uniformisant*

a) Le journaliste comme symbole

Les conférences de Bâle avaient démontré la présence dans l’Europe du XIX^{ème} siècle de deux forces que les contemporains de Nietzsche pouvaient croire opposées, et dont il démontre au contraire qu’elles sont comme l’envers et l’endroit de la même dynamique: ces deux forces sont la spécialisation grandissante du savoir, d’une part, et la vulgarisation de la connaissance d’autre part.

Le journaliste symbolise chez Nietzsche la seconde tendance, celle de l’élargissement des “receveurs” du message culturel. En stigmatisant “*l’union si fréquente de l’érudition avec la barbarie, du goût de la science avec le journalisme*” [19], en ironisant sur “*l’esclave en papier du jour*” [20], en dénonçant la ruée des hommes de papier sur l’événement qu’ils tuent en prétendant en rendre compte [21], l’haruspice Nietzsche arra-

che au monde environnant un symbole encore difficilement visible de la puissance qui dominera le siècle à venir. Ce n'est pas forcer l'interprétation que de lire dans les accusations nietzschéennes la prévision angoissée des empires médiatiques qui nous dominent aujourd'hui. Chargé de s'adresser au plus grand nombre, enfermé dans les bornes étroites d'un domaine spécialisé et dans l'exiguïté temporelle de la quotidienneté, le journaliste est bien le représentant le plus accompli du mouvement de dissolution qui caractérise la culture dans nos civilisations "avancées". Le règne des médias, qu'il annonce et dénonce, est d'autant plus prévisible qu'il conjugue la première tendance dont nous venons de parler, avec la seconde force qui est en marche, celle de la spécialisation et de la parcellisation, ainsi que le montre la première conférence de Bâle: "*Le journaliste est le confluent des deux directions: élargissement et réduction se donnent ici la main [...] C'est dans le journal que culmine le dessein particulier que notre temps a sur la culture: le journaliste, le maître de l'instant, a pris la place du grand génie, du guide établi pour toujours, de celui qui délivre de l'instant*" [22].

b) Un mouvement d'atomisation dont l'Amérique représente le paradigme

L'atomisation: telle est sans doute la plus précise des dénominations qui caractérisent l'autre tendance repérée par le philosophe. Il s'agit tout à la fois de la connaissance qui se spécialise sans qu'aucun pôle unificateur ne se manifeste pour l'ordonner, et de la désintégration sociale qui transforme le groupe, autrefois mû par la culture populaire et l'illusion d'éternité offerte par le mythe, en une mosaïque d'individus n'ayant d'autre horizon que la recherche immédiate du bonheur matériel. La "révolution atomique" annoncée au paragraphe 4 de *Schopenhauer éducateur* [23] est le premier nom du "nihilisme" qui monopolisera la pensée des dernières années lucides du philosophe.

Nietzsche voit en l'Amérique le paradigme d'une atomisation existentielle symbole de barbarie: "*Il y a une barbarie propre au sang "peau rouge" dans la soif de l'or chez les Américains; et leur hâte sans répit au travail; le vice proprement dit du Nouveau Monde commence à barbariser par contamination la vieille Europe et à y répandre une stérilité de l'esprit tout à fait extraordinaire. Dès maintenant on y a honte du repos: la longue méditation provoque presque des remords*" [24]. Privée de futur, la civilisation de la mort du mythe est du même coup une civilisation sans passé: en elle la tradition perd toute signification et se dissout dans les publications des érudits. C'est donc bien l'atomisation temporelle qui est le principe de toutes les désintégrations observées et annoncées par

le philosophe. La lucidité nietzschéenne permet même de tracer avec une étonnante précision le moment et le lieu de la phase critique qui déclenchera l'implosion: la conjonction entre la quête individualiste du bonheur matériel, guidée et encouragée par le pouvoir politique, et la spécialisation intellectuelle qui isole les domaines du savoir et coupe la connaissance de la vie culturelle. Fin 1872, Nietzsche dénonce cette conjonction catastrophique: "*Terrible danger: que cette agitation politique à l'américaine et cette inconsistante civilisation d'érudits ne fusionnent*" [25].

Le "terrible danger" perçu par Nietzsche est l'apparition d'une civilisation factice dissimulant derrière la frénésie de ses actions et de ses progrès scientifiques et techniques, derrière le bonheur matériel offert à la plupart de ses membres, un nihilisme profond s'étendant peu à peu à l'ensemble de la société. "*The Culture of Narcissism*": c'est ainsi que l'Américain Christopher Lasch baptisera en 1979 [26] une civilisation qui n'a d'autre issue que de se jeter à corps perdu dans l'idolâtrie du "Moi". Sans avenir et sans passé, renonçant à transmettre à ses descendants des valeurs auxquelles il a cessé de croire, l'individu narcissique inscrit son empreinte solitaire dans une société atomisée privée de tous les référents culturels qui peuvent assurer à la civilisation une existence historique. Mais le pessimisme de Christopher Lasch est sans doute excessif. La prévision nietzschéenne était à la fois plus nuancée et plus profonde. En voulant étendre au plus grand nombre la culture et en rassemblant dans un mélange cosmopolite l'héritage des peuples de la planète, en spécialisant le savoir qu'aucun individu ne peut plus dominer, la civilisation qu'analyse le jeune Nietzsche ne peut avoir qu'une unité formelle, et finalement qu'une unité négative. "*Groupe cohérent de négation*", "*système d'inculture*", disait la première *Inactuelle* [27]. Mais précisément ces négations forment système, et un tel système est susceptible d'assurer les conditions de sa reproduction, susceptible donc de durer. Une fois de plus il s'avère que les conférences de Bâle, qui sont une méditation sur la culture beaucoup plus que sur la pédagogie, proposent la perspective la plus vaste et les formules les plus pertinentes. Ainsi la première conférence résume de façon lapidaire tout ce que nous venons de développer. Tel un chimiste, Nietzsche sonde l'étrange composé qu'est la civilisation qui se met en place sous ses yeux, mais que bien peu sont aptes à voir. Il en dégage la formule: "*Autant de connaissance et de culture que possible - donc autant de production et de besoins que possible -, donc autant de bonheur que possible: voilà à peu près la formule*" [28].

Une fois la formule découverte, une fois les éléments du composé distingués par l'analyse, la voie est ouverte d'une part à l'examen minu-

tieux de chacun d'eux, d'autre part à la peinture prophétique de l'atomisation que laisse présager cette combinaison.

IV) Passage a la limite (ou les propheties hyperboliques)

A la manière des futurologues de la fin du XX^{ème} siècle, Nietzsche construit des “scénarios” en isolant tour à tour l'une des deux forces contradictoires qui vont, selon lui, dessiner le siècle à venir, et en les laissant se “déchaîner”. C'est à ce passage à la limite que nous allons à présent nous confronter. Nous procéderons comme nous venons de le faire, et notre recherche sera en totale symétrie avec l'examen qui précède: nous observerons d'abord avec Nietzsche l'explosion de la puissance créatrice des hommes du XX^{ème} siècle, nous montrerons, à titre de transition, comment cette explosion de puissance pourrait en même temps engendrer les dérives les plus inquiétantes, et nous nous pencherons, dans un deuxième temps, sur les annonces “apocalyptiques” du philosophe-prophète.

1) Passage à la limite de la volonté de puissance libérée de ses anciennes entraves.

Au sortir de sa brève période romantique et wagnérienne, Nietzsche entre dans une phase que certains commentateurs ont nommée son “aufklärung”, phase qui sera suivie, de 1883 à 1885, de la rédaction de *Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est principalement durant cette période, que je préfère, en ce qui me concerne, dénommer “positivisme nietzschéen”, qu'on peut trouver sous sa plume la description éblouissante d'un siècle de déchaînement de la puissance humaine, un siècle de projets géopolitiques.

Quatre directions retiendront principalement notre attention: a) les promesses liées au développement de l'esprit scientifique b) les rêves technoscientifiques c) les promesses de la biologie.

a) Les promesses liées au développement de l'esprit scientifique

“Je sais si peu de choses des résultats de la science. Et pourtant ce peu me semble déjà d'une richesse inépuisable pour éclairer ce qui est obscur et pour éliminer les anciennes façons de penser et d'agir” [29].

Quels sont les matériaux que contribue à briser le marteau des découvertes scientifiques ? Il s'agit sans doute des croyances et des superstitions archaïques que la philosophie grecque avait commencé à rejeter dès la période présocratique, rejet qui avait entraîné l'admiration du jeune Nietzsche. En ce sens, ce qu'on peut nommer avec Fink l' “aufklärung”

du philosophe n'est que l'accentuation et l'actualisation d'une valorisation de la pensée objective inscrite dans ses tout premiers écrits. Voltaire, à qui est dédié, pour le centième anniversaire de sa mort, *Humain, trop humain*, parachève aux yeux de Nietzsche l'entreprise de purification de l'esprit inaugurée à l'époque grecque. L'épisode wagnérien nous fait trop souvent oublier que Nietzsche est, sur des points fondamentaux de sa philosophie, l'héritier de la philosophie des Lumières, celui qui veut conduire à son terme la libération de l'esprit entamée par la philosophie française du XVIII^{ème} siècle.

b) Les rêves technoscientifiques

Nietzsche ne cesse de réaffirmer le caractère planétaire de la civilisation scientifique du prochain siècle. La civilisation planétaire annoncée par l'haruspice sera celle des masses, elle sera commerçante, et elle sera technique. Civilisation des masses, elle le sera d'abord du fait d'une explosion démographique sans précédent qui commençait à inquiéter les hommes de la fin du XIX^{ème} siècle, et qui agite périodiquement notre monde médiatique. La "bombe P" [30] que nous redoutons ne saurait inquiéter, selon l'auteur du *Voyageur et son ombre*, que les individus atteints de "myopie sénile" ; les esprits libres devraient envisager avec optimisme, et comme un défi à relever, l'extension démographique de l'humanité: "Il faut qu'un jour l'humanité devienne un arbre qui couvre tout le globe de son ombre, avec des milliards et des milliards de fleurs [...] Des peuples, des siècles entiers s'évertuent à découvrir et à expérimenter de nouveaux moyens par lesquels on pourrait faire prospérer un vaste groupement humain et en définitive le grand arbre de l'humanité dans sa totalité [...] Ce qu'il faut, c'est plutôt regarder en face cette grande tâche et préparer la terre à recevoir cette plante d'une extrême et joyeuse fécondité, tâche de raison pour la raison" [31].

Contrairement à ses contemporains dont la réflexion sur surpopulation se limite à la peur du "péril jaune", notre philosophe visionnaire pressent la relation dialectique qui unira explosion démographique et recherche scientifico-technique. Tout le XX^{ème} siècle montrera à quel point la surpopulation causée pour l'essentiel par des découvertes scientifiques (vaccination, techniques médicales, agronomie, etc.) rejaillit sur la science et constitue l'un des moteurs les plus puissants de la recherche scientifique mondiale.

Parmi les dizaines d'aphorismes qui envisagent positivement la puissance que nous offrira la science, nous en retiendrons deux. Le premier prend place en 1878 dans *Humain, trop humain*: "Les hommes peuvent en pleine conscience décider d'orienter l'évolution vers une civilisation nouvel-

le, alors que jusqu'ici ils se développaient inconsciemment et au hasard: ils pensent aujourd'hui créer des conditions meilleures [...], gouverner l'économie de la terre en totalité [...] Cette civilisation nouvelle, consciente, tuera l'ancienne.” [32] Le second, plus net encore, peut se lire en 1879 dans un très beau paragraphe d'Opinions et sentences mêlées intitulé “Bonheur de ce temps”. S'y entrecroisent et se font mutuellement résonner tous les thèmes que nous venons de parcourir: la métamorphose de la connaissance en esprit historique, le pouvoir issu d'une connaissance par l'homme de sa longue évolution, la domination de la terre. “Notre temps peut s'estimer heureux sous deux rapports. Au regard du passé, nous jouissons de toutes les civilisations et de leurs œuvres, et nous nous nourrissons du sang le plus noble de toutes les époques [...] Quant à l'avenir, nous voyons pour la première fois s'ouvrir à nous l'immense perspective de visées œcuméniques de l'humanité, embrassant toute la terre habitée [...] L'humanité peut d'ores et déjà faire absolument d'elle-même ce qu'elle veut.” [33]

c) Les promesses de la biologie

Dans le panorama qu'il dresse d'une civilisation scientifique où l'humanité fera d'elle “ce qu'elle veut”, le Nietzsche positiviste privilégie nettement la maîtrise biologique, l'élimination progressive du hasard négatif, l'amélioration de l'espèce humaine grâce aux acquis de la science. Sur ce point également, ce que l'on dénonce parfois comme le “biologisme” nietzschéen nous paraît beaucoup plus pertinent que le sociologisme comtien ou marxien. A la fin du XX^{ème} siècle nous découvrons que si les sciences humaines ont eu une incidence certaine sur l'organisation des sociétés, les découvertes biologiques, elles, ont bouleversé le paysage humain, et surtout qu'elles laissent présager des transformations beaucoup plus considérables encore. La civilisation des esprits libres étant celle des expérimentations, notre haruspice prédit quantité d'expériences biologiques destinées à améliorer l'homme, à organiser consciemment ce que le hasard a géré jusqu'alors et que notre savoir nous permet à présent d'expliquer et de maîtriser. Aucun tabou moral ne pourra interdire aux hommes de se modifier eux-mêmes comme ils ont depuis des millénaires modifié la nature et le monde animal. Que des “comités éthiques” se réunissent aujourd'hui afin d'émettre des vœux pieux et de tracer des garde-fous est fort louable et peut-être nécessaire, mais reconnaissons à Nietzsche le mérite d'avoir vu distinctement le fait des manipulations biologiques. Nul ne conteste plus aujourd'hui la prétention de la science à modifier l'homme ; tout au plus craint-on, avec d'ailleurs beaucoup d'hypocrisie, les tentatives prématurées, les innovations dangereuses. De multiples aphorismes (de 1881 en particulier) évoquent ces expérimen-

tations, cette “*anthropoculture*” à laquelle se consacrera la civilisation scientifique. Au lecteur pressé qui croirait identifier en Nietzsche un préfigurateur des expériences nazies, nous nous contenterons de signaler que notre auteur voit précisément dans ces expérimentations biologiques la meilleure façon de mettre un terme à “*la vieille pleutrerie des races, des luttes raciales, des fièvres nationales et des jalousies personnelles*” [34].

Une époque d'expérimentations va s'ouvrir, dont nul ne peut encore prévoir les conséquences. D'innombrables fragments nietzschéens évoquent ces expériences futures. Retenons celui-ci: “*L'époque des expérimentations ! Les affirmations de Darwin sont à vérifier par des expérimentations ! De même la naissance d'organismes supérieurs à partir des plus bas. Il faut inaugurer des expérimentations pour plusieurs millénaires ! Eduquer des singes pour en faire des hommes !*” [35] N'est-ce pas ce qui a été tenté à plusieurs reprises ces dernières années ? En particulier au niveau de l'apprentissage du langage gestuel des sourds-muets à de jeunes gorilles, l'expérience la plus réussie étant celle qui a été menée à l'université de Stanford aux Etats-Unis par le Docteur Francine Paterson, expérience popularisée par l'excellent film de Barbet Schroeder *Koko, le gorille qui parle* (1978).

Mais si les incertitudes sont immenses, ce qui, en revanche, est absolument certain aux yeux de Nietzsche, c'est qu'une humanité maîtrisant la nature et dominant la vie animale ne pourra durablement accepter pour elle-même la fatalité qu'elle a partout ailleurs surmontée. Des esprits libres se rapprochant des dieux par leur savoir et leur désir de perfection finiront par se dire: “*L'humanité ne peut, à la longue, arriver à rien, les individus sont gaspillés, le hasard des mariages rend impossible toute organisation raisonnable d'une grande progression de l'humanité*” [36]. Mais contrairement au Platon de la *République*, Nietzsche évite de construire une cité imaginaire réglant politiquement les rapports sexuels et organisant la procréation dans une intention eugénique. Il se contentera, dans la première partie du *Zarathoustra*, de prêcher aux hommes supérieurs la volonté de mettre la procréation au service du dépassement de soi, de concevoir le mariage comme la tension de deux êtres vers “*un corps supérieur*” [37]. La volonté de corriger le hasard, de ne plus subir les fatalités de la nature, d'améliorer le monde, engendra donc un projet de perfectionnement de l'espèce humaine dont notre XX^{ème} siècle a vu la mise en œuvre. Malgré ce que peuvent avoir de naïf ou de choquant les annonces de l'oracle Nietzsche, nul ne peut nier qu'elles expriment de façon remarquable les vecteurs dominants du monde qui se met en place sous nos yeux.

Comme nous l'avons fait tout à l'heure, en inversant les signes d'éléments qui étaient d'abord perçus dans leurs aspects positifs, nous allons à présent montrer à titre de transition, avant de nous pencher sur les prophéties "apocalyptiques" de Nietzsche, comment la puissance dont il annonce les promesses est en même temps porteuse de lourdes menaces.

La domination de la terre par une humanité privée de limitations religieuses ou morales déclenchera inévitablement de terribles affrontements. En s'opposant les uns aux autres, les "projets cyclopéens" de l'âge techno-scientifique provoqueront des conflits eux aussi cyclopéens. Bien avant que le *Gai Savoir* ne prophétise, dans un paragraphe souvent cité, "une succession de siècles belliqueux" et l'entrée dans "l'ère classique de la guerre" (§ 362), *Humain, trop humain* développait une réflexion sur la "guerre indispensable". Semblables aux Romains de l'Empire, les hommes de l'avenir découvriront "quantité de succédanés de la guerre" (nos grandes compétitions sportives internationales sont-elles autre chose?). Mais ces succédanés ne pourront que laisser place à des conflits réels, puisque tout en dépensant une énergie belliqueuse détournée de son but premier, ils contribueront à réveiller et à aiguïser une violence et une cruauté qui ne pourront durablement se contenter d'une nourriture de substitution. Le raffinement de la civilisation est donc interprété dès 1878 comme profondément ambivalent: d'un côté pacification et affaiblissement de l'animal humain de mieux en mieux dressé et amputé de sa violence naturelle, mais de l'autre excitation permanente de tous les instincts et besoin de quantités toujours plus grandes d'excitants pour satisfaire un animal quelque peu anesthésié. Analyse qui amène notre haruspice à conclure: "Une humanité aussi supérieurement civilisée, et par suite aussi fatalement exténuée que celle des Européens d'aujourd'hui, a besoin, non seulement de guerres, mais des plus grandes et des plus terribles qui soient" [38].

Nietzsche remarque par ailleurs que les guerres de l'avenir seront en partie "la conséquence des études historiques" [39]. Dans les luttes planétaires pour la domination de la terre, la connaissance du passé humain, la science de l'évolution des civilisations, la possession de modèles de domination, interviendront sans cesse aussi bien pour déterminer les objectifs que pour réveiller les énergies ou manipuler les consciences. En intitulant "Hommes préliminaires" l'aphorisme 283 du *Gai Savoir* saluant une future époque belliqueuse "qui livrera des guerres pour l'amour de la pensée et de ses conséquences", l'auteur veut nous faire comprendre l'origine intellectuelle des conflits à venir. Il considère que l'inertie historique aura pour effet de continuer à opposer longtemps encore des peuples,

des races ou des nations, mais que, derrière ces apparences, des visions du monde lutteront pour la domination de la terre. Les idées en lutte seront des créations intellectuelles et à un regard averti se dévoilera le stratège qui conduit la lutte pour la domination de la terre: la connaissance, c'est-à-dire l'interprétation de l'histoire, l'évaluation de la civilisation, la détermination de la valeur humaine.

Mais l'alternance entre période de raffinement civilisé mettant en place des "*succédanés de la guerre*" (suivant l'expression déjà citée) et d'explosions de violence réelle pourrait s'achever avec le développement des simulacres dont Platon avait déjà fait le signe caractéristique du déclin hellénique. Le philosophe grec était surtout sensible à l'inflation des apparences, à la multiplication confuse des icônes, alors que le penseur du XIX^{ème} siècle lie sa critique des simulacres à une évaluation de la puissance humaine, à un bilan de l'affaiblissement vital induit par un développement excessif des satisfactions imaginaires. Nietzsche le signale en 1880: "*Pourquoi la culture rend-elle faible ? Carthage succomba devant une Rome moins cultivée, la haute culture arabe succomba, etc. Parce que dans la culture la satisfaction en imagination du besoin de puissance est trop estimée et rendue trop facile: si bien que la puissance véritable s'affaiblit ...*" [40] Tant que l'histoire a fait cohabiter des civilisations raffinées et des peuples barbares, l'inflation des simulacres a été régulièrement enrayerée par ces peuples auxquels l'indigence de leurs icônes imposait d'entretenir leur puissance réelle. Mais le travail millénaire de l'uniformisation construit un univers d'où disparaîtront les destructeurs de simulacres. Faute de frontières où gronde la menace barbare, une civilisation planétaire sans extérieur ne rencontrera plus la moindre résistance à la croissance exponentielle de ses jouissances imaginaires. Elargie aux dimensions de la planète, une Carthage universelle ne pourra, si l'on suit la démonstration nietzschéenne, que s'affaiblir indéfiniment.

2) *Passage à la limite du déclin.*

Nous sommes prêts, maintenant, à ouvrir le dernier volet de l'éventail prophétique nietzschéen: le volet apocalyptique, à propos duquel nous aurons à nous demander quelle fonction il peut jouer dans le tableau général.

a) Le possible de l'anéantissement

Proche de Pascal, dont il se déclare l'héritier, Nietzsche multiplie les affirmations relativistes ridiculisant les prétentions humaines. L'être humain ne peut se tenir debout qu'en assumant pleinement sa condition éphémère, sans se réfugier dans l'auto-duperie à laquelle il a si souvent

recours. En astronome, il contemple l'infinité spatio-temporelle qui rend dérisoires non seulement l'être humain, mais la "goutte de vie" apparue sur la planète terre ; en entomologiste, il observe avec le plus grand recul possible l'agitation d'une espèce qui vient d'apparaître dans l'océan du temps et qui probablement disparaîtra bientôt. Un aphorisme du *Voyageur et son ombre* combine les deux regards, celui de l'astronome et celui de l'entomologiste, pour mesurer la rareté de la vie dans l'infinité cosmique et pour formuler l'hypothèse selon laquelle "dans la forêt la fourmi se figure être le but et la fin de l'existence de la forêt avec autant de force que nous le faisons" [41]. Ainsi, en jouant avec les échelles d'espace et de temps, et en adoptant le masque du savant, Nietzsche use d'une ironie qui est souvent fort proche de celle de Pascal, à cette différence (essentielle) près qu'il substitue au tragique pascalien une sorte de jubilation présocratique, un véritable "gai savoir". Il advient même au philosophe qu'une véritable vision parachève ce travail critique, vision qui se veut détachée et qui découvre avec sérénité le spectacle d'une planète d'où l'espèce humaine et peut-être toute forme de vie auraient disparu: "Via Appia - enfin tout repose - un jour la terre sera un tombeau flottant dans l'espace".

b) Le probable de la dégénérescence

Si rien ne permet de dater la disparition de l'espèce humaine, une intuition nietzschéenne refait constamment surface et contribue à dramatiser l'annonce de la mort de l'homme: l'intuition d'un déclin de l'espèce. "Décadence", "nihilisme", "dernier homme", sont les noms tour à tour utilisés pour désigner le péril auquel Zarathoustra consacre l'un de ses premiers discours: "Arrive le temps ...", clame le prophète, où l'homme sera vidé de toute possibilité de se dépasser lui-même, où l'espèce humaine tout entière s'immobilisera dans l'uniformité et l'autosatisfaction qui sont les produits inévitables de la civilisation dans sa marche aveugle et insensée. Sur ce plan le prophète se sépare du philosophe: celui-ci acceptait sereinement le caractère éphémère de l'espèce humaine dans l'océan du devenir ; celui-là ne peut découvrir sans un immense dégoût le déclin qui pourrait précéder cette disparition. La mort est tolérable, l'avilissement ne l'est pas. Nietzsche est saisi d'angoisse quand il perçoit jusqu'où pourrait aller un déclin humain déjà esquissé que rien ne viendrait corriger. *Par-delà Bien et Mal* nous en apporte l'un des plus tragiques aveux: "... Mais ceux qui ont le don peu répandu d'apercevoir le danger d'une déchéance générale de l'homme" même, ceux qui, comme nous, ont mesuré l'incroyable hasard qui a présidé jusqu'ici aux destinées de l'humanité - selon un jeu que ne dirigeait nulle main, pas même la "main de Dieu" -,

ceux qui devinent l'inconscience fatale que recèlent la sotte candeur et l'optimisme des "idées modernes", plus encore de toute la morale chrétienne et européenne, ceux-là souffrent d'une angoisse à laquelle aucune autre ne peut se comparer" [42]. Grâce à son don visionnaire, Nietzsche découvre un paysage arasé où les forces uniformisantes auront achevé leur œuvre de mort.

Cette angoisse est-elle purement passive, souffrance de visionnaire incapable de contribuer à la moindre réaction de la part de celui devant qui elle est proférée ? Nietzsche est-il une Cassandre des temps modernes, un prophète inutile déchiré par la conscience de la vanité de ses propos ? Ou bien, comme le laisse supposer le discours de Zarathoustra tendant à ses auditeurs le miroir du "dernier homme" afin de les atteindre dans leur fierté, faut-il considérer les annonces du déclin comme une thérapeutique dispensée à une humanité fatiguée par celui qui se dénommait lui-même, dans sa jeunesse, "médecin de la civilisation" ? Même si une réponse catégorique excluant l'une de ces deux éventualités est sans doute impossible, la fonction provocatrice des annonces apocalyptiques semble indiscutable.

C'est la métaphore du sable qui est le plus souvent utilisée par le philosophe lorsqu'il nous tend le miroir inquiétant de ce que nous nous apprêtons peut-être à devenir. *"Plus le sentiment de leur unité avec leurs semblables prend le dessus chez les hommes, plus ils s'uniformisent, plus ils vont ressentir rigoureusement toute différence comme immorale. Ainsi apparaît nécessairement le sable de l'humanité: tous très semblables, très petits, très ronds, très conciliants, très ennuyeux. Jusqu'à présent ce sont le christianisme et la démocratie qui ont conduit l'humanité le plus loin sur la voie de cette métamorphose en sable"* [43]. Ce devenir-sable est-il le destin de la seule civilisation occidentale, ou va-t-il prendre la forme d'un devenir universel ? Nietzsche, il faut bien le reconnaître, n'est pas toujours très clair sur ce point. Cependant, début 1881, à la suite d'une réflexion sur les thèses de Spencer, il formule avec prudence l'hypothèse du caractère universel de cette métamorphose en sable. La suppression de l'individualisme authentique, la peur des différences marquent partout le "déclin de l'humanité". Accélééré par la civilisation occidentale, le devenir-sable ne serait en fait que l'aboutissement logique de toute l'histoire humaine. *"Cette transformation est possible"*, remarque Nietzsche, avant de conclure: *"C'est peut-être même à cela que tend l'histoire"* [44]

Une autre métaphore succède à celle du sable dans les derniers écrits du philosophe: celle du *"bouddhisme européen"*. Tout nous invite en effet à considérer comme métaphorique cette locution, malgré la connaissance que le philosophe possédait du bouddhisme au sens littéral du terme.

Nietzsche a découvert très tôt le bouddhisme par la lecture de l'ouvrage de Schopenhauer *Le monde comme volonté et comme représentation*. Si les références au bouddhisme se font très rares dans les œuvres publiées entre 1872 et 1886, l'intérêt du philosophe n'a jamais faibli pour cette sagesse orientale sur laquelle il a accumulé une information tout à fait considérable eu égard à ce que permettait son époque. *L'Antéchrist* nous rappelle sans ambiguïté que bouddhisme et christianisme ont "en commun d'être des religions nihilistes", "des religions de décadence" [45], ce qu'avait déjà affirmé l'avant-propos de *La généalogie de la morale*. L'apparente contradiction entre les textes angoissés évoquant "sur l'Europe la menace d'un nouveau bouddhisme" [46], et les analyses beaucoup plus sereines décrivant le bouddhisme comme "la seule religion positive que nous montre l'histoire", disparaît dès lors qu'on prend en compte les points de vue adoptés tour à tour par le philosophe. Lorsque Nietzsche mesure l'étendue du nihilisme et la puissance de l'instinct négatif auquel plus rien ne résiste, il voit dans le "bouddhisme européen" à venir une étape supplémentaire qui rendra plus irréversible encore la décadence occidentale. Mais quand il compare les diverses voies qu'est susceptible d'emprunter le nihilisme, le bouddhisme ne peut lui apparaître que comme un moindre mal, comme une bonne façon de mourir pour la civilisation occidentale emportée par un instinct négatif auquel elle n'a plus la force de résister.

Le bouddhisme représentera pour les Européens de l'avenir la plus noble façon de vivre leur long déclin. Tel est bien le sens des paragraphes consacrés au bouddhisme dans *L'Antéchrist* (paragraphes 21 à 23) dont nous pouvons retenir ces lignes: "Le bouddhisme est une religion pour hommes tardifs, pour des races débonnaires, douces, devenues hyper-cérébrales, qui ressentent trop aisément la souffrance (l'Europe est encore loin d'être mûre pour cela): il les ramène à la paix et à la sérénité, à la diète dans l'ordre mental et à un certain endurcissement dans l'ordre physique [...] Le bouddhisme est une religion faite pour l'aboutissement, la lassitude de la civilisation ..." [47]. Paraphrasant la célèbre définition de la démocratie proposée par Winston Churchill, on pourrait dire du bouddhisme tel que le conçoit Nietzsche qu'il est "la pire des formes du nihilisme à l'exception de toutes les autres".

Conclusion

Je ne saurais conclure cette conférence sans vous faire part de la frustration qui en a accompagné la préparation. Mon projet était de célébrer à ma manière le centième anniversaire de la mort de Nietzsche en rendant hommage à ses talents de visionnaire. J'avais initialement prévu

de ne pas en rester à l'examen du XX^{ème} siècle, et d'achever mon discours par une lecture de tout ce que le philosophe-prophète a écrit concernant les "trois ou quatre siècles à venir". Je comptais, en particulier, évoquer le thème du surhumain. Mais, d'une part, cette évocation aurait considérablement alourdi mon propos et en aurait exagérément allongé la durée. D'autre part, et surtout, elle nous aurait amenés bien au-delà des frontières à l'intérieur desquelles je m'étais engagé à demeurer.

Il était donc à la fois plus cohérent et plus raisonnable de limiter mon propos comme je l'ai fait. Mais en définitive, la frustration dont j'ai parlé, et que vous ressentez peut-être vous aussi à l'issue de cet exposé, ne serait-elle pas en harmonie avec la thérapeutique nietzschéenne signalée précédemment ? Le XX^{ème} siècle, ainsi isolé, n'a, reconnaissons-le, aucun sens. Siècle préparatoire, siècle de transition, il est comme en attente d'une signification que seul un avenir proche pourra lui accorder. N'est-ce pas l'hypothèse que Nietzsche, chaque fois qu'il s'aventure au-delà de notre siècle, semble suggérer ? Je citerai pour conclure un dernier fragment de l'œuvre non publiée à laquelle je me suis très souvent référé : "Il faut que soit d'abord construit le bastion de la science et de son universalité rationnelle, ensuite le déchaînement des individus pourra se produire [...] D'abord incorporation de la science, ensuite..." [48]. Nietzsche sera-t-il capable, après 1881, de remplir le vide qu'occupent ces quelques points de suspension laissés par lui ? Je m'engage, si bien entendu vous en êtes d'accord, à répondre à cette interrogation dans une prochaine conférence.

Notes

- Lettre à Carl von Gersdorff du 18 novembre 1871, *Correspondance de Nietzsche*, t. II, 221, Paris, Gallimard, 1986.
- *Ecce Homo*, 340, O.C. de Nietzsche, t. VIII, vol. 1, Paris, Gallimard, 1974.
- *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, O.C. de Nietzsche, t. I, vol. 2, 143, Paris, Gallimard, 1977.
- On se reportera entre autres, sur l'importance de ces rêves prémonitoires de l'enfance, à notre étude « Nietzsche et sa vision du futur », in *Nouvelles Lectures de Nietzsche*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1985.
- *Ecce Homo*, avant-propos, § 4, op. cit., 241.
- *Le Gai Savoir*, § 316, 201, O.C. de Nietzsche, t. V, Paris, Gallimard, 1967.
- O.C. de Nietzsche, t. I, vol. 2, op. cit., 75.
- *Humain, trop humain*, § 616, op. cit., 293.
- Lettre à Carl von Gersdorff du 7 novembre 1870, *Correspondance de Nietzsche*, t. II, op. cit., 153.

- Lettre à sa famille du 12 décembre 1870, *Correspondance de Nietzsche*, t. II, op. cit., 153.
- Fragment posthume 6 [40], in *Aurore*, 483, O. C., t. IV, Paris, Gallimard, 1970.
- F. P. 6 [377], in *Aurore*, op. cit., 571.
- *Le voyageur et son ombre*, § 275, O. C. de Nietzsche, t. III, vol. 2, 269, Paris, Gallimard, 1968.
- *Humain, trop humain*, § 267, op. cit., 187.
- F. P. 1 [81], in *Aurore*, op. cit., 309.
- F. P. 4 [136], in *Aurore*, op. cit., p. 415.
- F. P. 23 [16], in *Humain, trop humain*, vol. 1, op. cit., 434.
- *Considérations inactuelles*, O. C. de Nietzsche, t. II, vol. 1, 57, Paris, Gallimard, 1990.
- *Conférences ...*, seconde conférence, O. C., t. I, vol. 2, op. cit., 108.
- *Naissance de la tragédie*, § 20, p. 133, O. C. de Nietzsche, t. I, vol. 1, Paris, Gallimard, 1977.
- Cf. *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie, seconde des Considérations Inactuelles*, § 5, op. cit., 122.
- *Conférences ...*, première conférence, op. cit., 97.
- *Considérations Inactuelles*, O. C. de Nietzsche, t. II, vol. 2, 44, Paris, Gallimard, 1988.
- *Gai Savoir*, § 329, op. cit., 207.
- *Le Livre du Philosophe*, § 25, 45, Paris, Aubier-Flammarion, 1969.
- *The Culture of Narcissism*, W. W. Norton & Company, New-York, 1979.
- *David Strauss, l'apôtre et l'écrivain*, première des *Considérations Inactuelles*, § 2, op. cit., 25.
- *Conférences ...*, première conférence, op. cit., 94.
- F. P. 4 [290], in *Aurore*, op. cit., 451.
- Paul Ehrlich, *La bombe P*, Fayard, Paris, 1972.
- *Le voyageur et son ombre*, § 189, op. cit., 237-238.
- *Humain, trop humain*, § 24, op. cit., 41.
- *Opinions et sentences mêlées*, § 179, op. cit., 84.
- F. P. 11 [170], in *Gai Savoir*, op. cit., 358.
- F. P. 11 [286], in *Gai Savoir*, op. cit., 402.
- *Aurore*, § 150, op. cit., p. 126.
- *Ainsi parlait Zarathoustra*, première partie, "D'enfant et de mariage", O.C. de Nietzsche, t. VI, 86, Paris, Gallimard, 1971.
- *Humain, trop humain*, § 477, op. cit., 262.
- *Aurore*, § 180, op. cit., 139.
- F. P. 4 [257], in *Humain, trop humain*, op. cit., 413.
- *Le voyageur et son ombre*, § 14, op. cit., 165.

- *Par-delà Bien et Mal*, § 203, O. C. de Nietzsche, t. VII, 116-117, Paris, Gallimard, 1971.
- F. P. 3 [98], in *Aurore*, op. cit., 356.
- F. P. 10 [D 60], in *Aurore*, op. cit., 703.
- *L'Antéchrist*, § 20, O. C. de Nietzsche, t. VIII, vol. 1, 176, Paris, Gallimard, 1974.
- *Par-delà Bien et Mal*, § 202, op. cit., 115.
- *L'Antéchrist*, § 22; op. cit., 179.
- F. P. 12 [195], in *Gai Savoir*, op. cit., 461.

Филип Гранароло

**НИЧЕОВА ПРОРОЧАНСТВА ПРОСУЂЕНА
ОД СТРАНЕ XX ВЕКА**

Резиме

Одличан познавалац Ничеа, Филип Гранароло поступно испитује сукцесивне фазе његовог визионарског рада, обухватајући период од првог објављеног дела, до последњег, пре помрачења ума (1872–1888. године). Изузевши странпутицу вагнеровског национализма - коју је брзо напустио и порекао – Ниче је са изненађујућом интуицијом предвидео кључне моменте и правце XX века, укључујући и планетарни карактер релевантних видова људске цивилизације, осуђене, као такве, на неминовно опадање.